

Hercule et les missives

Un texte de Saturnin Barré, qui contient des lettres écrites en atelier d'écriture avec des jeunes exilés. Tout public à partir de 11 ans.

Par l'entrée de la salle arrive un homme qui porte un sac à dos de voyage et tient une petite valise à roulette fermée par un cadenas.

Il est vêtu d'une veste, d'une chemise élégante, d'un impeccable pantalon multipoche et de Caterpillar montantes.

Il semble impressionné et se confie à nous :

J'ai imaginé qu'...

Confus, il sourit et dit : Je vous remercie de me recevoir.

J'ai imaginé qu'on se réunisse aujourd'hui car je... avant de partir, j'ai eu l'impression qu'il serait important... *(à lui-même)* c'est peut-être un mot un peu fort, Hercule... intéressant, disons... *(il a perdu le fil)*.

Je cheminais sur la route et je me suis dit que... avant de partir ç'aurait quand même été bien que...

C'est que je suis arrivé au...

(À lui-même) Non, pas si vite. Avant de commencer il faut *(il regarde les spectateurs au fond des yeux)* que je vous pose une question franche.

Pensez-vous être représentatifs de la population française ?

Permettez-moi de vous observer. Vous avez tous les âges de la vie, vous semblez disciplinés mais ce n'est sans doute qu'une apparence... un peu de méfiance, peut-être ? Je sens des épaules tendues, il y a quelques mâchoires crispées. *Il respire profondément et prend le temps d'observer.* Vos teintes sont variées, vos yeux sont bigarrés, il y a des cheveux clairsemés, d'autres colorés... Beaucoup de marques, on peut voir aux chaussures que certains sont plus fortunés que d'autres... Oui, vous êtes représentatifs. Une belle petite portion de France. Formidable. Merci.

France, je viens te... vous dire adieu. Je vais changer de vie. J'ai... 40 ans. C'est bien, c'est rond. Il est temps.

Je vous quitte, France. Aujourd'hui.

Je ne sais pas pour vous, mais pour moi, c'est bouleversant.

Je vis... vivais sans attache. Pas d'enfants. *(il se sent obligé de s'expliquer)* Non par choix, c'est clairement un regret mais... j'ai été régulièrement quitté, euh... séparé. Contre mon gré à chaque fois, je tiens à le préciser. Il y a une femme avec laquelle j'aurais vraiment pu... quoiqu'en ait dit ma mère... *(il se parle à lui-même)* Tiens la route, Hercule. Pardon, France, je ne suis pas là pour vous parler de ça... Et mieux vaut voir le bon côté des choses : je suis libre.

Je suis arrivé au carrefour le plus important de ma vie. Au grand rond-point, si vous préférez, c'est rond, c'est mieux. Le giratoire central de mon existence. Il y avait plusieurs sorties possibles... j'ai tourné et retourné dans ma tête... J'ai décidé de m'engager sur la voie qui n'était pas fléchée. J'ai mis du temps pour la trouver... la route de l'exil.

Pour une fois c'est moi qui quitte quelqu'un ! Ça compense, sans doute.

Je m'appelle Hercule Méditer.

Je suis juriste de formation. J'ai été longtemps officier de protection instructeur à l'OFPRA, l'office français de protection des réfugiés et des apatrides. Réfugié ? « Personne qui a fui la guerre ou la persécution en franchissant une frontière internationale ». Apatride ? « Personne dépourvue de nationalité ».

15 ans d'OFPRA. 15 années intenses, nourries d'entretiens avec des hommes, des femmes et des enfants qui demandent l'asile en France. J'étudiais leurs vies, intimes et politiques. En moi sont entrées des milliers d'histoires. 367 par an, c'était ma moyenne.

Des récits de vie... afghans, syriens, sud-soudanais, tibétains, érythréens, irakiens, albanais, maliens, congolais, géorgiens, russes, ivoiriens, guinéens... Des minorités, des ethnies, des sexualités, des engagements, des vies menacées de mort, tyrannisées, prostituées, attaquées par des bombes, violées, amputées de membres, défaites des vies de leurs proches.

Des existences déplacées qui nécessitent d'être abritées.

Je sais bien, France, que vous êtes partagée sur ce sujet, mais... quand ces visages vous regardent, vous ne pouvez pas les ignorer ou leur dire de repartir.

Il y a les existences à qui le statut de réfugié est accordé. Le noble abri de la République française, que tu es fier et heureux d'attribuer.

Et il y a les existences déboutées, bien plus nombreuses, plus des deux-tiers des demandes. Parce qu'ils ne pouvaient fournir les preuves, parce qu'ils ne comprenaient pas la procédure, parce qu'ils ne rentraient pas dans le cadre des critères juridiques très précis de la convention de Genève...

Là il faut avaler l'impuissance, digérer le sentiment d'injustice. Ça n'a pas bon goût, voyez-vous. De l'espoir d'être réfugiées, ces vies dégringolent à migrantes et disparaissent des radars officiels.

Pourtant il faudra bien qu'elles s'abritent. Ce n'est pas un courrier de rejet de l'OFPRA qui les fait changer d'avis. Ce n'est pas une lettre impersonnelle d'une administration étrangère qui fera accepter à ces vies de gommer les sacrifices consentis pour leur exil. Elles déposeront une demande de réexamen, puis un recours auprès de la Cour nationale du droit d'asile. Celles à nouveau déboutées recevront une OQTF -obligation de quitter le territoire français- voire une IRTF - interdiction de retour en France- qu'elles pourront contester au Tribunal administratif. Certaines vies seront effectivement enfermées en centre de rétention, surtout les familles avec enfants mineurs, plus facile à trouver, puis seront déplacées en dehors de la France, dans un autre pays, pas forcément celui qu'elles ont fui, heureusement. Mais cela ne représente qu'entre 10 et 15% des OQTF. Les autres vies auront continué de fuir, cachées dans une autre région, un nouveau pays.

Des vies qui n'ont rien à perdre, pour lesquelles ça ne peut pas être pire ici que là-bas, comment voulez-vous les arrêter ?

C'est ainsi que j'en suis venu à penser que par nature, l'exil ne peut être considéré comme abusif. Quel qu'en soit la cause. Quoiqu'on puisse entendre dans vos télévisions, France. Il n'y a pas que la pire des peurs, la guerre ou la torture, qui donne le droit à un être humain de décider d'un changement radical de vie, il y a aussi la misère, la pauvreté insupportable. La demande d'asile paraît plus respectable que l'immigration économique ? Les réfugiés en danger de mort à ne pas confondre avec les migrants qui ne sont qu'en danger de misère ? Le drame serait moins important que le tragique ? C'était ma mentalité de jeune officier. La confrontation à la réalité m'a fait revenir sur ces certitudes.

Personnellement, je vais jusqu'à penser que la misère profonde est finalement aussi insupportable que les conflits armés. À mes yeux aujourd'hui, vouloir vivre et travailler convenablement est tout autant digne que demander l'asile. Celui ou celle qui a la force de s'exiler, et qui y parvient car beaucoup n'y parviennent pas, croyez-moi il y a là déjà une forme de sélection... celui ou celle qui a la force de s'exiler est légitime dans sa vie nouvelle.

Je tiens à déclarer, France, qu'en tant qu'officier de l'OFPRA je suis toujours resté professionnel, intègre, appliquant les directives, sachant débouter, ne prenant pas ma compassion en compte, me contraignant chaque jour à faire la part des choses entre mon empathie et le droit international public.

Mais le soir, en réentendant les récits qui revenaient, je me demandais ce que je ferais pour ma vie si j'étais né dans le dénuement perpétuel ? Si je ressentais que ma dignité d'être humain était atteinte, me soumettrais-je à la fatalité ? Ne faudrait-il pas que je me tire de là ?

Si depuis la seconde guerre mondiale j'entendais dire qu'il y a des pays « riches » de l'autre côté de la méditerranée qui manquent d'ouvriers pour construire leurs immeubles ou cultiver leurs champs... Si j'apprenais que ces grands pays ont besoin de petites mains pour faire la vaisselle à l'arrière de leurs restaurants, ou enlever leurs ordures ? Si je découvrais que ces pays « développés » ont de moins en moins de bras disposés à s'occuper de leurs personnes de plus en plus âgées de plus en plus nombreuses ? Si j'entendais parler de tous ces « métiers en tension » pour lesquels il n'y a pas assez de main d'œuvre locale ? Si je lisais des articles sur le déséquilibre démographique des démocraties occidentales ?

Si tout ça parvenait à une de mes oreilles tandis que de l'autre chaque nuit j'entendais les gargouillis de faim du ventre de ma mère, alors oui, France, il est possible que j'en vienne à quitter ma famille, mon pays, mon continent, que je trouve de l'argent coûte que coûte, que j'en arrive à monter sur une embarcation de fortune pour traverser la mer, au péril de ma vie.

Et si par miracle je parviens un jour dans un des pays riches, alors je donnerais mes mains, pourtant pas si petites, pour faire ces métiers pénibles, espérant qu'à force, à l'usure peut-être, mon travail me conférerait le droit de rester vivre là. Ça n'empêcherait pas une partie de la population de dire que j'ai débarqué pour piquer leurs allocations, de demander que je reparte en charter, ou de considérer qu'à la limite si je travaille je peux rester mais que par contre il est hors de question qu'un jour ma famille me rejoigne. J'imagine que je ne prendrais même pas la peine d'essayer d'expliquer que je n'ai pas quitté ma mère, ma famille, le pays dans lequel je suis né dans l'objectif de profiter. En face des gens de souche je suppose que j'aurais bien du mal à trouver mes mots.

Oui, confronté à la force de vie et à la détermination des milliers d'exilés que j'ai rencontrés, aujourd'hui je suis arrivé à la conviction personnelle, inapplicable sans doute mais nécessaire pour trouver du sens, que l'idéal de la justice humanitaire, en tous cas celui qui m'anime, devrait être que chaque être humain qui a réussi à s'exiler ait le droit de trouver refuge. Sans condition. Même s'il souhaite vivre dans un pays plus riche.

Mes dix premières années à l'OFPPA m'avaient fait devenir un solide abri humain. Je peux dire que j'avais une vraie écoute, j'accueillais les récits de vie des réfugiés au sein de ma considération. Quelles que soient les histoires, même celles hors cadre. J'essayais de les emmener sur la route de la légitimité.

Et puis la fissure insidieuse est apparue. Barragé. Herbert Barragé, influent collègue officier à l'OFPPA depuis bien plus longtemps que moi. L'homme qui ne regardait plus en face. Nous avons chacun des techniques pour nous tenir à distance de récits bouleversants et choquants, c'est normal. Sauf que Barragé avait décidé de ne jamais regarder les demandeurs d'asile dans les yeux. À aucun moment. Il ne posait des questions qu'à ses feuilles ou à son ordinateur. Il nous vantait cette technique. A la cantine j'avais pas pu m'empêcher de lui dire : « Par exemple, Herbert, tu peux

vraiment demander à quelqu'un comment et pourquoi il a failli mourir, sans le regarder ? » « C'est un dossier, que tu traites, Hercule. Tu fais de la classification juridique. Tu ne dois pas te mettre à leur place ! De toutes façons toi aussi tôt ou tard tu finiras par faire comme ça. Tu n'es pas un demi-dieu ! » En éclatant de rire... sans me regarder.

Je m'étais juré de lui donner tort. Mais les années passant... au début je ne voulais pas le voir... et il y a eu cette séparation, faut dire que ça n'a rien arrangé... je me suis rendu compte que lors de certaines auditions, il y avait des yeux que j'esquivais, des regards que je ne parvenais plus à soutenir. Des histoires que j'avais l'impression d'avoir déjà entendues. Des visages que je croyais reconnaître. Je m'en voulais terriblement mais... un malaise que je ne comprenais pas gagnait du terrain. Merci Herbert pour la contamination.

Un matin de vacances, en marchant sur la plage, j'ai compris que j'étais un abri... qui menaçait de craquer. Que j'étais plein. Il y avait trop d'histoires, trop de récits, trop de vies en moi. J'ai eu beaucoup de mal à l'admettre mais il était temps que j'arrête mon métier avant de devenir un fuyard comme Barragé et de ne plus considérer les demandeurs d'asile comme ils le méritent.

Je lis dans vos yeux, France, que vous vous dites que j'aurais dû m'éloigner des réfugiés. Changer de file. Je vous stoppe tout de suite, c'est exactement ce que m'a dit ma mère et ça m'insupporte. Ne le prenez pas mal. J'ai beaucoup de respect pour ma mère, croyez-le bien, mais qu'est-ce qu'elle y connaît, à l'exil et à l'accueil ? Depuis qu'elle est à la retraite, ma mère vit à la montagne, un village paisible dans le Vercors. Pourtant dès qu'elle y voit un inconnu elle change de trottoir. De quoi a-t-elle peur ? Quand je lui ai annoncé ma démission elle n'a rien trouvé de mieux à dire que « C'est pas trop tôt. » *// s'emporte* : Maman, est-ce qu'avant de savoir mieux que moi ce qui est bon pour moi ou pas, tu pourrais essayer de soupçonner l'attachement qu'on ressent pour ces récits de vies déracinées ?! Pourrais-tu essayer de comprendre le besoin de se sentir utile aux autres ? De toutes façons je vais vous dire, c'est elle qui a voulu que je fasse du droit ! Juriste, c'était surtout pour lui faire plaisir. Pourtant ça ne l'a pas empêché de me déconsidérer, au profit de mon demi-frère... *(il se rend compte qu'il sort du chemin et se dit à lui-même)* Tu dérapes, Hercule, ressaisis-toi.

Le malaise a pris de l'ampleur, inexorablement. J'ai décidé de couper le contact. D'abord quand j'ai pris conscience qu'effectivement sur certains entretiens j'échangeais plus avec mon écran d'ordinateur qu'avec les personnes qui se tenaient en face de moi. Ensuite quand j'ai compris qu'en fait je rédigeais certains rapports en faisant des généralités sur la nationalité de la personne. Que je n'écoutais plus avec ma vraie écoute. Je rejetais notamment les demandes Albanaises, sur la base de la doctrine. La fissure m'est apparue.

Un abri ce n'est pas ça. J'ai adressé ma lettre de démission à l'OFPPA. J'en tremblais. Un abri qui s'envole.

Hercule prend sa petite valise, défait le cadenas et l'ouvre. A l'intérieur il y a des dizaines d'enveloppes sur lesquelles on peut voir écrites des adresses à l'étranger.

Par le lointain un jeune homme africain apparaît. Il s'arrête au niveau d'Hercule, qui ne le voit pas. L'homme regarde Hercule, la valise et les enveloppes puis sort par l'entrée de la salle.

Sauf qu'une vie de défenseur du droit d'asile, ça ne se met pas au point mort. Je ne vous le cache pas, je suis resté à sec un moment. Gros passage à vide. Ne pas être nécessaire, ne pas pouvoir aider, ce n'est pas une vie pour moi. Il fallait que je reste en lien avec les demandeurs.

Laurence, une ancienne collègue, la seule avec qui je suis resté en contact, était inquiète pour moi. « Pourquoi tu donnerais pas des cours de FLE, Hercule ? » Français langue étrangère. « Je suis sûre que tu ferais ça très bien. Aider les étrangers qui arrivent en France à parler et comprendre leurs démarches administratives et de recherche d'emploi, c'est fait pour toi ! » Il faudra que je lui offre un pot de miel à Laurence. Du miel d'Afrique.

Je me suis rendu dans un centre social et culturel de la mairie, qui m'a mis en relation avec une association qui y donnait des cours de FLE. Au téléphone le militant était enthousiaste : « Vous tombez à point ! Nous manquons cruellement de bénévoles pour aider tous les réfugiés à se débrouiller avec le français. Pour la plupart la langue est une barrière qu'ils pensent infranchissable. Vous êtes quoi ? Prof à la retraite ? – Ni l'un ni l'autre. C'est embêtant ? – Non mais est-ce que vous êtes compréhensif et disponible ? – Je suis militant du droit d'asile... au chômage. – Alléluia mon bon monsieur ! Rendez-vous à 18h, je compte sur vous ! »

Il y a quelque chose de bouleversant à apprendre à parler à des adultes qui reprennent tout à zéro. *(Il joue un dialogue de cours de FLE avec le public, articulation appuyée, main sur le cœur qui s'ouvre pour la réponse)* « Bonjour. Je m'appelle Hercule. Et toi ? Je suis français. Et toi ? Je suis officier de... Je suis chômeur. Plus de travail. Et toi ? *Il sourit à son interlocuteur puis s'amuse à dialoguer et jouer avec le public.* Aujourd'hui on travaille sur « La vie ». Life. Vida. Jeta. Alhaya. Vāḷkkai. Shēnghuó. Vivre. Je vis, tu vis. Nous sommes vivants. *Il se laisse aller à des associations d'idées et s'amuse en direct à mimer certaines des expressions suivantes :* Donner la vie. C'est vital. Perdre la vie. À la vie, à la mort. On n'a qu'une vie. La vie de famille. La vie active. La vie quotidienne. La vie privée. Gagner sa vie. La vie est chère. Craindre pour sa vie. Assurance vie. Une vie de chien. La vie de palace ! La vie en rose. La vie continue. La vie est belle. La vie est à nous ! *Il imite le garçon de bonne famille dans le film de Chatillez :* La vie n'est pas un long fleuve tranquille, maman... *Il se reprend.*

Le FLE me faisait redevenir un simple humain. À égalité. Sans décision à prendre sur leurs vies. Étonnamment la crainte n'était plus présente dans leurs yeux. Je pouvais à nouveau soutenir leurs regards.

Ça m'a remis en route.

Un soir par semaine après les cours de FLE au centre social, il y avait un atelier d'éveil théâtral pour les étrangers. J'étais plus qu'intrigué. Les séances étaient dirigées par un auteur et une metteuse en scène professionnels. J'ai demandé si c'était possible d'y assister : « Bien sûr. Vous pouvez même contribuer, si vous voulez » Ils proposaient aux participants d'écrire des lettres, puis de les dire ensemble en public. « Missives » c'était le titre du projet.

Des Lycéens soudeurs et électriciens, des apprentis plaquistes et couvreurs, des hommes vivant à l'hôtel depuis des mois attendant qu'on statue sur leur sort... Quasiment aucune femme, malgré les appels de la compagnie théâtrale. Des participants contents qu'on s'intéresse à eux mais doutant que leurs paroles aient un intérêt pour le théâtre.

Il prend une enveloppe dans la petite valise.

À ce moment-là, par le lointain apparaît un homme exilé.

On entend une musique qui évoque l'ailleurs.

Hercule ouvre l'enveloppe et lit : « Lettre à ceux de mon village qui ne sont pas partis ».

L'homme lui prend la lettre et lit la suite :

Je suis bien arrivé en Europe. En France.

Je suis en bonne santé. Malgré tout ce que je vécu.

Depuis mon départ du village, de Mopti jusqu'en Libye... par le Niger et l'Algérie... jusqu'à l'Europe, j'ai vu le bien et le mal.

Le bien c'est... certaines personnes que j'ai fréquenté sur ma route, qui ont été gentilles. Je ne suis plus chez elles mais ça nous a pas vraiment séparés. Encore aujourd'hui on s'appelle pour se donner des nouvelles. C'est comme si j'avais plusieurs familles.

Le mal c'est...

Cette lettre est pour vous, les jeunes du village. Pour vous dire que la vie n'est pas du tout facile, même en Europe. Je dois vous dire que j'aimerais que les jeunes d'Afrique restent chez eux. Car on a tout chez nous. Notre continent est le plus riche !

Mais je sais bien qu'il y a trop de bouches en Afrique.

Hercule s'intègre dans la lecture et dit cette phrase (à la place ou avec le lecteur) :

Quand tu es sur un autre continent tu es un étranger.

L'homme reprend : Ta peau a une autre couleur.

Un jour ou l'autre je rentrerai.

Hercule : Abdoulaye.

Abdoulaye garde la lettre et l'enveloppe et se tient proche d'Hercule.

Hercule : Même si mon écoute des demandeurs d'asile était parfaitement sincère, même si je leur demandais de parler, c'était pour enquêter, fouiller, corroborer, contredire, prouver, suspecter, accéder ou débouter... C'est un travail qu'il faut faire,

je ne dis pas le contraire. Mais en les entendant à la lumière de l'écriture et du théâtre je me suis tout à coup rendu compte que malgré toutes mes questions, même les plus personnelles, je ne leur permettais pas de s'exprimer. Librement.

Pour moi ça a été un carambolage.

Hercule enlève sa veste, la plie minutieusement et la range dans son sac à dos.

Il va pour enlever sa chemise mais prend une seconde enveloppe dans la petite valise. À ce moment-là, par le lointain apparaît un homme exilé.

Hercule ouvre l'enveloppe et lit : « Lettre à mon Avenir, plein de lumière ».

L'homme lui prend la lettre et lit la suite :

Tu le sais, Avenir, j'ai toujours rêvé de devenir électricien.

C'est mon ami, avec qui je suis parti, qui m'a montré.

Maintenant que les convois nous ont séparés et qu'il est mort, je porte son métier.

Tu verras, Avenir, j'y arriverai. Tu peux me faire confiance.

Il faudra que je fasse des études. Respectueusement.

Aujourd'hui, mon lycée me soutient pour réaliser mon rêve.

Hercule s'intègre dans la lecture et dit cette phrase (à la place ou avec le lecteur) :

Avenir, aurais-tu deviné que j'allais réaliser ce rêve en France ?

L'homme reprend : J'aime l'électricité qu'il y a ici. Je voudrais illuminer les villes !

Hercule : Alseny

Alseny garde la lettre et l'enveloppe et se tient proche d'Hercule.

Hercule : Je vais porter ces missives dans les pays de leurs auteurs. Les remettre à leurs proches, peut-être les lire. Dire que j'ai failli ne pas oser leur demander l'autorisation, je me sentais comme un intrus, c'est l'écrivain et la metteuse en scène qui m'ont fait passer sur scène pour présenter mon projet. J'étais intimidé, je baragouinais, c'était incompréhensible et pitoyable, les jeunes pleuraient de rire. Une fois qu'ils ont compris ils ont tous dit « Tu es un fou ou quoi, Hercule ?! Elles sont pas intéressantes, nos lettres ! » Mais je suis parvenu à les convaincre, ils m'ont donné des adresses. Sur toute la planète.

Il regarde les nombreuses enveloppes dans la valise et dit en souriant : Hercule a du travail.

Hercule enlève sa chemise, qui révèle un débardeur. Il la plie minutieusement et la range dans son sac à dos.

Il prend une troisième enveloppe dans la petite valise.

À ce moment-là, par le lointain apparaît un homme exilé.

Hercule ouvre l'enveloppe et lit : « Une lettre pour de l'espoir ».

L'homme lui prend la lettre et lit la suite :

Je dois apprendre à survivre.

Dans un nouveau pays avec de nouvelles personnes avec une nouvelle langue.

Parfois, même si je suis parmi 100 personnes, je me sens tout seul.
Je suis loin de ma famille. Je ne peux pas les trouver ici.
Depuis que je suis petit dans mon pays en Afghanistan, j'ai grandi en luttant pour ma vie.
Il y a des problèmes. Mais les gens restent forts. Gardent espoir.
Tous les soirs, nous allons au lit sans avoir la moindre assurance d'être en vie le lendemain matin.
Mais nous réglons toujours l'alarme pour nous réveiller.
C'est ça l'espoir.
Nous prévoyons de grandes choses pour le lendemain.
Notre vie est dans une situation terrible mais les gens continuent de se marier et d'avoir des enfants par amour.
C'est comme ça que j'ai grandi dans ce pays.
Hercule s'intègre dans la lecture et dit cette phrase (à la place ou avec le lecteur) :
C'est grâce à cet espoir qu'aujourd'hui je me sens fort même si je suis loin.
L'homme reprend : La vie avance. Il faut vivre comme ça pour ne rien regretter.
Le bonheur ce n'est pas une destination c'est une façon de vivre.
J'espère qu'un jour le monde deviendra un endroit paisible pour tous. Afin que personne ne doive quitter son pays et ses proches.
Hercule : Habibullah.

Habibullah garde la lettre et l'enveloppe et se tient proche d'Hercule.

Hercule : Cette nuit je n'ai pas dormi. Du tout. Un changement de vie, ça met en tension. À 3h33, je me regardais dans la vitre du four, j'essayais de me rappeler mon visage enfant. Au lieu de quoi j'ai soudainement revu le visage de mon copain Sri lankais à l'école primaire, dans les années 80, à Paris. Élumalaï. Arrivé en CE1 je crois, assis au fond de la classe, qui regardait tout le monde sans dire un mot. Il souriait, avec les dents écartées. Il était beau. La maîtresse lui donnait des dessins à faire. J'aimais jouer avec lui, je l'invitais les mercredis. Ma mère nous laissait aller au parc. On s'amusait même sans se parler. Je me souviens de son rire éclatant.

Je n'avais jamais repensé à toi, Élumalaï. Je t'aidais à parler français, je t'apprenais les pires gros mots. En CM2, tu commençais à avoir l'accent parisien. On montait sur le toit et on écoutait *Là-bas* de Goldman en machant des malabars.

Des tigres. Tu dessinais des dizaines de tigres par jour.

Le four a affiché 4h et tout à coup a rejailli la tristesse du jour où je suis allé sonner chez toi et que j'ai découvert qu'il y avait une autre famille dans votre appartement. À la fin des grandes vacances, avant de rentrer au collège. Je m'étais débrouillé pour trouver l'adresse de Mme Grunbaum, la maîtresse, sur le minitel, j'étais allé sonner chez elle, en larmes. Elle m'avait expliqué que la mère d'Élumalaï avait fui une guerre civile, au Sri Lanka. Parce qu'ils étaient de la minorité séparatiste Tamoul. Leur père était là-bas, resté pour se battre avec les Tigres tamouls. Une guerre

d'indépendance. Peut-être étaient-ils repartis au Sri Lanka, peut-être essayaient-ils de se rendre en Angleterre, ou au Canada... elle ne savait pas.

Il prend une quatrième enveloppe dans la petite valise.

Il ouvre l'enveloppe, attend mais personne ne surgit.

Il lit : « Lettre à mes héros du quotidien.

Je veux dire merci.

On sent qu'il connaît la lettre, il dit les phrases en rebondissant sur un rythme pair :

Si vous saviez...

Comme vous avez changé ma vie.

Sans le savoir vous avez fait de la magie.

Je ne croyais plus en moi ou en l'avenir.

Combien de fois ais-je voulu tout foutre en l'air !

Je n'avais plus la force d'aller faire ma guerre.

Je n'avais plus de souffle pour faire tourner la roue.

Jusqu'à ce que l' destin me mette sur votre route.

Oui vous m'avez réanimé !

Grâce à vous ma flamme a été réallumée.

On a tous, un jour, croisé ce héros,

Pur moment de magie,

Héros qui par un mot, un sourire, une histoire,

Fait fleurir l'espoir à nouveau, sauve une vie.

À tous ces héros malgré eux j'veux dire merci.

On n'se connaissait pas, vous m'avez tant appris.

Vos mots, vos sourires, vos larmes m'ont sauvé la vie.

Les combats m'ont appris à encaisser les coups,

C'est la persévérance qui m'a remis debout.

Vos sourires, vos mots sont comme des médaillons,

Qui donnent une destinée à mes rêves de gamin.

Vos valeurs m'ont appris ce qu'est un être humain.

Vous êtes mon second souffle.

Je ne veux pas vous déranger,

Ni vous embarrasser,

J'avais tellement besoin de vous dire merci.

Mes mots volent vers vous,

J'espère qu'ils vous toucheront avec la même beauté

Que celle que vous donnez à ma nouvelle vie. »

Abdoul Aziz voulait apprendre cette lettre par cœur pour la dire à toutes celles qui l'ont aidé... ses « nouvelles mères » comme il appelait les femmes qui l'ont hébergé ou les professeuses de son Lycée. Je ne l'ai vu qu'une fois, la seule où il a répété son texte. Personne ne l'a jamais revu. On a appris qu'il avait reçu une OQTF, qu'il avait repris la fuite. Le soir de la représentation finale, son ami Thierno l'a très bien dite pour lui, en larmes et en sourire.

Soudain par le lointain apparaît un homme exilé qui vient de lui-même prendre une cinquième enveloppe dans la petite valise. Hercule sourit. Quand l'homme ouvre l'enveloppe, Hercule dit : « Lettre à la hyène. »

L'homme dit la suite :

Tu ne m'auras pas, la hyène !

J'ai mes 4 pieds.

Quand j'étais en Afrique, je n'avais que 3 pieds, comme les animaux blessés. Comme tous les autres. Tu étais derrière moi, la hyène, tu espérais me manger, je le sais bien ! Là, moi, je suis en France, j'ai mes 4 pieds.

J'ai tout. Eux ils n'ont rien.

Je me suis préparé à ce voyage. Sinon, je serais mort sur la route. Il faut s'habituer à tenir 3 jours sans manger ni boire !

C'est ma grand-mère qui me racontait tes fables, la hyène.

Hercule s'intègre dans la lecture et dit cette phrase (à la place ou avec le lecteur) : Aujourd'hui que je suis arrivé en Europe, je me rends compte que je vis beaucoup de choses qu'elle m'a dit.

L'homme reprend : Elle m'a donné un guide de l'humanité. Elle m'a appris la médecine avec les arbres, ce à quoi on doit faire attention.

Je pense à elle chaque jour, car je n'ai pas encore tout vu.

La famille, ce sont comme des arbres. Tu es à l'ombre de tes parents car c'est eux qui te font tout.

Depuis que mon père est mort, je ne peux plus me reposer à l'ombre de son arbre. Les oiseaux sont partis.

Dans mon pays, le Mali, on te soigne avec des couteaux chauffés. Ils font peur aux maladies. Moi j'ai 8 cicatrices sur le ventre. Des protections pour toute la vie.

Je sais que tu me regardes toujours, la hyène : tu me dis qu'il faut s'entraîner pour les épreuves de la vie !

Hercule : Ibrahim.

Ibrahim garde la lettre et l'enveloppe et se tient proche d'Hercule.

Hercule : Ousmane, Adel, Nouredine, Hafida, *(il sort un cutter de son sac)* Abraham, Fatima, Emiliano, Moussa, *(il découpe son pantalon au niveau des genoux)*, Salma, Pedro, Seydou, Arjel, Souleymane, Mohamed-Lamine, Sekou, Tierno, Amadou, Thérèse, Abdel Salam... Élumalai... Je suis emplis de vous. De vos forces. Je suis l'abri de vos paroles.

Hercule va vers Abdulaye : J'annoncerai ton retour, Abdulaye.

Abdulaye : Un jour où l'autre... *Ils se saluent.*

Hercule va vers Alseny : Je parlerai à ton avenir, Alseny.

Alseny : Dis-lui de m'appeler, j'ai deux trois questions à lui poser ! *Ils rigolent en se prenant les mains.*

Hercule va vers Habibullah : Je rencontrerai l'espoir, Habibullah.

Habibullah : Ne regarde que son reflet, il te brûlerait les yeux. Ils se sourient.

Hercule va vers Ibrahim : J'affronterai la hyène, Ibrahim. Ils se regardent.

Ibrahim : Ne la brave pas, surtout. Sourie-lui et avance.

Par le lointain apparaît l'homme exilé apparu en premier, qui vient de lui-même prendre une sixième enveloppe. Quand l'homme l'ouvre Hercule dit : « Lettre à mon père ».

L'homme dit la suite :

Mon père, tu m'as rendu bon humain.

Tu étais agriculteur et... tu étais capable de partager 1 franc avec 50 personnes. Même si tu ne les connaissais pas !

Enfant je ne comprenais pas pourquoi tu voulais tout le temps tout partager avec tout le monde !

Pendant le Tabasqui, une fête pour les musulmans chez nous, en Côte d'Ivoire, on doit tuer un mouton, que tu partages avec tes amis ou ta famille. Père. Tu partageais toutes les bonnes parties de la viande avec les autres et...

Hercule s'intègre dans la lecture et dit cette phrase (à la place ou avec le lecteur) : ... tout ce qui n'est pas assez bien pour les autres, tu nous les donnais à nous.

L'homme reprend : « Mon père, pourquoi tu nous donnes les bas morceaux ? »

Hercule s'intègre dans la lecture et dit cette phrase (à la place ou avec le lecteur) : « Tu comprendras ça plus tard ».

L'homme reprend : Mais je ne comprenais pas.

Dans mon parcours pour venir en Europe, aux pires moments que j'ai vécus, quand j'ai eu la chance de trouver des gens qui m'ont aidé, j'ai vu ton image en eux, mon père. Comme une récompense. Tu revenais vers moi. Je voyais ta main qui se tend. Ils ne me connaissaient pas, pourtant ils m'ont aidé. Comme toi tu faisais.

J'ai quitté ma famille quand j'étais un enfant, et je sais que je vais sentir toute ma vie que tu es en moi, mon père. C'est quelque chose qui est trop fort, et qui me permet de ne jamais oublier d'où je viens.

Aujourd'hui j'ai un appartement en France, je vais bientôt passer mon permis de conduire.

Aujourd'hui je comprends, mon père, comment tu m'as rendu bon humain.

Hercule : Adama.

Adama garde la lettre et l'enveloppe. Hercule le regarde et lui dit : C'est grâce aux bons humains que le droit d'asile nous protège.

Adama : Toi, tu es comme eux.

Hercule, touché : Merci.

Hercule regarde chacun dans les yeux en silence et tend la main. Ils plient leur lettre dans l'enveloppe et chacun la remet à Hercule, qui range les enveloppes dans la

valise et referme le cadenas, en disant : Peut-être qu'après avoir remis toutes les missives, je partirai à la recherche d'Élumalai.

Adama : C'est lui qui a ouvert ton chemin...

Adama met sa main dans le sac à dos d'Hercule et en sort une casquette avec un dessin de tigre. Il la tend à Hercule, qui la met sur sa tête. Les cinq hommes forment un chœur derrière lui.

Hercule met son sac à dos sur une épaule, nous sourit et nous dit : Au revoir, France.

La musique s'amplifie. Hercule part vers le lointain, suivi par les cinq hommes.

Mais au moment où il est au bord de disparaître, dos à nous, Hercule a une perte de connaissance. Il lâche la valise, son sac à dos chute. L'homme le plus proche retient Hercule, l'aide à tenir debout mais Hercule recule et ne semble plus maîtriser sa direction. Il passe de soutien en soutien.

Ils le font s'asseoir sur leurs genoux pour le stabiliser.

Soudain Hercule se lève et cherche maladroitement à regagner l'entrée de la salle, sans doute pour y sortir. Les cinq hommes comprennent, courent et font bloc devant lui pour l'en empêcher.

S'ensuit un jeu de poursuite, comme si Hercule tentait d'échapper aux cinq hommes afin de quitter la salle par l'entrée.

Hercule réussit finalement à esquiver les hommes et parvient à quitter la salle par l'entrée. Il disparaît, laissant les hommes désespérés.

Puis il revient de lui-même.

Hercule tend ses mains à deux hommes, qui tendent les leurs aux autres. Les six corps forment une chaîne dans laquelle Hercule glisse jusqu'à se retrouver face à la valise et à son sac à dos.

Finalement rassuré, Hercule reprend le sac à dos et la valise, se retourne une dernière fois puis disparaît par le lointain, vers son avenir.

Le chœur d'homme exilés reste un temps à nous regarder, puis sort par l'entrée de la salle pour retourner dans la société française.

Épilogue

Le chargé.e d'accueil du public entre dans la salle avec une lettre et dit :

Nous avons reçu une lettre pour une certaine « France ». C'est bien vous ? Expédiée du Maroc.

Il la confie à un spectateur, qui l'ouvre et la lit.

Chère France,

Je vous écris assis tout en haut de la montagne de Djebel Musa, au Maroc. Je regarde la mer, figurez-vous que je vois l'Europe en face.

J'ai traversé le détroit de Gibraltar. Savez-vous que seulement 14 kilomètres séparent le Maroc de l'Espagne ?

Dans l'antiquité on disait que les deux montagnes qui bordent le détroit de Gibraltar étaient les deux colonnes d'Hercule, le demi-dieu célèbre pour son courage et ses nombreux exploits, qui aurait fendu la montagne et ouvert la mer Méditerranée sur l'océan Atlantique. Comme si, aux origines, il s'agissait de la même montagne et qu'aujourd'hui c'était une porte, faite de deux colonnes de la même terre, le rocher de Gibraltar au nord sur la rive européenne, et le mont Abyla au sud sur la rive marocaine. Qu'on appelle aujourd'hui la montagne de Djebel Musa.

J'ai franchi la porte.

Sur une plage d'Espagne j'ai trouvé une barque en plastique avec deux rames. Un signe de Zeus, sans doute !

La mer en pleine nuit est effrayante. La barque a plusieurs fois cogné contre des choses qui flottaient... à un moment j'ai senti que quelque chose frottait en dessous et voulait me soulever.

Mais le pire ce sont les porte-conteneurs. J'en ai laissé passer un, au loin... ce sont des titans monstrueux.

J'ai traversé. C'est le premier exploit d'Hercule.

Je vais accomplir ma distribution de missives en commençant par l'Afrique. Puis je marcherai vers l'est. J'ai tout mon temps.

J'essaierai de continuer à vous écrire, j'espère que vous pourrez me lire.

D'ici là portez-vous bien, douce France.

Hercule Méditer.

Ps : Je suis un peu gêné de vous demander ça, mais... Dans la précipitation, je n'ai pas annoncé mon départ à ma mère. Elle vit dans un charmant petit village d'altitude dans le Vercors. Est-ce que l'un ou l'une d'entre vous aurait la gentillesse d'aller lui remettre cette lettre et peut-être de lui expliquer pourquoi je ne viendrai pas cet été chez elle ? C'est à la montagne, vous feriez un joli voyage ! Je vous note sous adresse juste en dessous.

Dites-lui que je l'embrasse, que je suis un exilé heureux.